CELLE QUI ATTEND.

Au retour d'une excursion que je fis à Domfront, mon voisin de table, un habitué de la station thermale où je passais l'été, me dit :

—Vous l'avez vue ?

—Qui ?

—Comment ! Mais la demoiselle.....la demoiselle du jardin public....

Je ne comprenais pas, il s'expliqua :

—Vous avez dû remarquer, dans la rue principale, une vieille petite maison flanquée de tourelles et dont le seuil s'abrite sous un toit d'ardoises.

—....Soutenu par des colonnes de bois sculpté ?

—Vous y êtes. Eh bien, c'est là qu'elle demeure, toute seule dernier rejeton d'une famille noble aujourd'hui ruinée. Sauf le curé et quelques vieillards, elle ne reçoit personne. Quelquefois on la rencontre dans les rues les plus désertes, où le bruit de ses pas ne dérange pas le silence. Mais, tous les jours, à la fin de l'après-midi, on est certain de la trouver au bout du jardin public devant les ruines du château, sur un banc d'où l'on découvre la merveilleuse vue que vous savez. Et elle reste jusqu'à ce que le soleil se couche.

—Que fait-elle là ? demandai-je.

Mon voisin se mit à rire.

—Elle attend, paraît-il, elle attend Piscoana, le héros d'amour que chaque femme espère, "Il viendra par là, dit-elle un jour, en souriant, à un prétendant qui se moquait de son attente ; il viendra par la route de la vallée, à cheval, et il montera ce sentier, le long de la colline". Voilà dix ans qu'elle se réserve pour lui.

Au cours de la saison, plusieurs fois, j'entendis parler de cette mystérieuse personne. Les uns la disaient jolie, les autres insignifiante, ou vieille, ou disgracieuse. Mais tous les détails confirmaient la légende de sa fixation quotidienne dans les allées monotones d'un jardin de province.

Ne la connaissant pas, je ne m'y intéressais guère. Cependant la veille de mon départ, errant à cheval au travers des forêts, j'avisai tout à coup les clochers et les tours de Domfront, et j'eus alors—seulement alors, j'en suis sûr—la curiosité, assez naturelle, il me semble, de voir celle qui attendait de la sorte, depuis dix ans.

Néanmoins, pourquoi ne suis-je pas entré dans la ville par la route ordinaire ? Domfront, l'étrange cité féodale, termine un plateau qui s'avance entre deux vallées comme la proue d'un navire entre deux vagues profondes. Pourquoi suis-je descendu dans l'une de ces vallées ? Pourquoi ai-je contourné la ville, au bas des remparts, au bas des assises colossales qui la portent ?

Je suivis la rivière. Une chapelle s'y mire. Et c'est là, oui, c'est là que l'idée, la mauvaise idée m'assaillit. Fut-elle si mauvaise ? Elle ne me le parut point en vérité. Il n'y eut pas que la perspective d'un divertissement d'une plaisanterie.....odieuse. Il y eut aussi, je l'affirme, et ma conscience devrait emprunter à cette certitude de quoi combattre mes remords, il y eut surtout la volonté de faire du bien, de créer de la joie et de l'allégresse.

C'est cette volonté qui nous transporte souvent au delà des bornes de la sagesse, c'est elle qui m'a jeté comme un fou dans cette aventure. Comme un fou je donnai de l'éperon. Comme un fou, je me mis à galoper le long des peupliers et des saules.. Les fers du cheval retentissaient sur la route sonore. J'en devinais le bruit, qui se propageait dans l'espace, et mon regard montait avec lui jusqu'au faîte des rocs. Une ardeur singulière gonflait ma poitrine. J'aurais volontiers poussé de grandes clameurs. Pourtant, au fond de moi, je riais, oui, je riais encore à ce moment.

La vallée s'étrécit. Deux murailles la bordèrent, abruptes, farouches. Et soudain, tout en haut, à gauche, dans le ciel, je vis une silhouette de femme qui se penchait sur l'abîme. Elle était là.

Au sortir du défilé, j'arrêtai mon cheval, puis, mettant pied à terre, j'en attachai la bride au tronc d'un arbre. Je me rendais compte exactement que j'agissais avec la plus parfaite aisance de gestes, comme quelqu'un qui ne se sait pas observé. N'étais-je pas un simple voyageur que retenait la beauté de l'endroit ? Je fis quelques pas à la découverte. Parmi les taillis s'engageait un sentier dont les courbes suivaient le flanc de la colline. Peut être hésitai-je. Oh ! un instant seulement. L'ascension commença.

Elle fut rapide d'abord. A l'abri d'un petit bois de chênes qui me dissimulaient, je courus presque, et j'arrivai de la sorte jusqu'aux deux tiers de la hauteur ; mais le bois cesse et je n'avançai plus que lentement. A peine même osais-je avancer. Elle me regardait, je ne doutais pas qu'elle me regardât, et il me semblait que ce regard ininterrompu pesait sur mon corps comme un obstacle. Je m'efforçais de rire. Non. Je ne pouvais plus. En outre, un désir invincible me commandait de lever la tête. Je ne voulais pas. Il me fallut y obéir cependant, et je la vis, à quelques mètres au-dessus de moi, le buste tendu hors du balcon de fer qui protégeait l'esplanade supérieure.

Là, je m'en souviens, j'ai fait un geste hypocrite d'étonnement, d'admiration. Mais mon cœur battait sincèrement. Et le sien ! Oh ! comme il devait battre !

Il y avait encore un certain nombre de marches, pratiquées dans une pierre. Je les montai lentement, le front courbé. Et alors je mis le pied sur la terrasse où elle se tenait.

Nous étions à dix pas l'un de l'autre. Je la regardais, Elle me regardait aussi, toute droite. Vraiment, à compter de cette minute, il n'y eut plus de ma part la moindre comédie. J'agis avec toute ma foi, avec l'élan irréfléchi de mes meilleurs instincts.

Elle ne me parut pas belle, elle portait une méchante robe qui accentuait l'inélégance de sa taille. Mais sa figure était d'une douceur infinie et d'un charme que je ne puis encore comprendre. Et je la vis peu à peu devenir toute pâle. Et jamais je n'ai observé sur un visage une telle expression d'angoisse et d'espérance.

Je m'avançai. Elle tomba sur un banc, défaillante. J'allai m'asseoir à ses côtés.

Devant nous s'ouvrait l'espace merveilleux, l'espace adorable où se meurent les collines pleines de grâce, les forêts profondes, les plaines qui ondulent, les horizons qui s'entrelacent, toute cette beauté des choses qui suffit à recouvrir nos élans les plus religieux.

Le soleil se couchait. Nos yeux suivaient sa descente visible. Oh ! comme je la sentais vivre ! Auprès de celles que j'ai le plus aimées, jamais, jamais je n'ai senti mon âme plus intimement liée à l'âme d'une femme, la vie d'un être plus mêlée à la vie de mon être.

Je pris sa main. Elle eut un long tremblement qui s'apaisa comme l'agonie d'un écho. Puis, je l'entourai de mon bras, j'appuyai sa tête sur ma poitrine. Le soleil disparut. Le ciel devint rouge, comme si l'astre mort eût éparpillé son sang sur les nuages, dans l'immensité. Autour de nous, le jardin s'enveloppait d'ombre.

La nuit tomba. Alors, je m'en allai, lui disant :

—A demain.

°°°

Il n'y eut pas d'autre mot prononcé entre nous. Il n'y en eut jamais d'autre. Elle ne m'a pas revu.

J'y serais bien retourné. Mais j'ai eu peur, peur de son charme inexplicable, de sa tristesse, de son visage sans sourire, de sa pâleur d'angoisse et d'espérance. Et, d'autre part je n'aurais pu recommencer l'abominable comédie.

Oui, abominable, et mes remords sont justes, et il n'y a plus de paix pour moi, car j'ai joué avec le cœur d'une femme. Pauvre rêveuse de province que la vie enchaîne à ton petit manoir, humble servante du destin qui attendais patiemment, sur un banc du jardin public, la venue de l'amour et du bonheur, j'ai ri de ta confiance touchante, je me suis amusé de tes rêves, j'ai joué, crime odieux, le rôle sacré du destin. Et je suis parti !

Et maintenant elle attend encore, j'en suis sûr, et c'est moi qu'elle attend. Tous les jours que je vis à m'agiter, à me débattre dans la lutte des passions et des égoïsmes, elle les vit, elle, là bas, dans le jardin solitaire. Tous les soleils qui meurent, elle les voit mourir. Et elle attend, elle attend le retour de celui qui reçut son premier et son dernier baiser, de celui qu'elle aime et qu'elle aimera toujours.

Une fois, j'y suis allé, là-bas. Je me suis caché, comme un fourbe, derrière les saules de la rivière, et j'ai levé les yeux. Elle était là ! Elle était là ! tout en haut des remparts, penchée sur l'abîme, vers la route d'espérance, attendant....

Des années ont passé. J'ai aimé. J'ai souffert. J'ai vécu. Et voici que je suis las des amours, des foules et du bruit. Et je la vois, je la vois, elle m'attire. Il me semble qu'elle est l'âme même de l'étrange petite ville. Oui, c'est l'âme des vieilles petites villes, une âme douce, triste, qui tente et qui séduit, et qui enveloppe. Ses yeux sont calmes comme l'eau des douves. Ses gestes sont silencieux comme les rues. Et j'ai l'envie lâche de quitter ce petit bonheur commode, sans secousse, de me reposer, de m'endormir, de vivre sans vivre, d'être sans le savoir.

Je sens, chaque jour, que ma volonté défaillit. Je n'ai plus de forces. Je suis perdu. Attends moi, attends-moi. Encore quelques amertumes, quelques trahisons, et je remonterai le sentier qui serpente sous les chênes. Et je t'apporterai ma vie pour que tu l'ensevelisses auprès de la tienne....

Une Bête GALEUSE.

Un vieux chat galeux, chassé sans doute de son logis par ses maîtres, s'était établi dans la rue, sur le trottoir de notre maison où un peu de soleil de novembre le réchauffait encore. C'est l'usage de certaines gens à pitié égoïste d'envoyer ainsi "perdre" le plus loin possible les bêtes qu'ils ne veulent ni soigner ni voir souffrir.

Tout le jour il se tenait piteusement assis dans quelque embrasure de fenêtre, l'air si malheureux et si humble ! Objet de dégoût pour ceux qui passaient, menacé par les enfants, par les chiens, en danger continuel, d'heure en heure plus malade, et vivant de je ne sais quels débris ramassés à grand'peine dans les ruisseaux, il traînait là, seul, se prolongeant comme il pouvait s'efforçant de retarder la mort. Sa pauvre tête était toute mangée de gale, couverte de croûtes, presque sans poils ; mais ses yeux, restés jolis, semblaient penser profondément. Il devait certainement sentir, dans toute son amertume affreuse, cette souffrance, la dernière de toutes, de ne pouvoir plus faire sa toilette, de ne pouvoir plus lisser sa fourrure, se peigner comme font tous les chats avec tant de soin.

Faire sa toilette ! Je crois que, pour les bêtes comme pour les hommes, c'est une des plus nécessaires distractions de la vie. Les très pauvres, les très malades, les très décrépits qui, à certaines heures, se parent un peu essayent de s'arranger encore, n'ont pas tout perdu dans l'existence. Mais ne plus s'occuper de son aspect, parce, qu'il n'y a vraiment plus rien à y faire avant la pourriture finale, cela m'a toujours paru le dernier degré de tout, la misère suprême. Oh ! les vieux mendiants qui ont déjà, avant la mort, de la terre et des immondices sur le visage, les êtres rongés par des lèpres visibles qui ne peuvent plus être lavées, les bêtes galeuses dont on n'a seulement plus pitié !

Il me faisait tant de peine à regarder, ce chat à l'abandon, qu'après lui avoir envoyé à manger dans la rue, je finis un jour par m'approcher pour lui parler doucement. (Les bêtes arrivent très bien à comprendre les bonnes paroles, et y trouvent consolation.) Par habitude d'être pourchassé, il eut d'abord peur en me voyant arrêté devant lui ; son premier regard fut méfiant chargé de reproche et de prière: "Est-ce que tu vas encore me renvoyer, toi aussi, de ce dernier coin de soleil ?" Puis, comprenant vite que j'étais venu par sympathie, et étonné de tant de bonheur, il m'adressa tout bas sa pauvre réponse de chat : "Trr ! Trr ! Trr !" en se levant par politesse, en essayant même de faire le gros dos, malgré ses croûtes, dans l'espoir que peut-être j'irais jusqu'à une caresse.

Non, ma pitié, à moi qui seul au monde en éprouvais encore pour lui, n'allait pas jusque-là. Cette joie d'être caressé, il ne la connaîtrait sans doute jamais plus. Mais, en compensation, j'imaginai de lui donner la mort tout de suite, de ma main, et d'une façon presque douce.

Une heure après, cela se passa dans l'écurie où Sylvestre, mon domestique, qui d'abord était allé acheter du chloroforme, l'avait attiré doucement, l'avait décidé à se coucher sur du foin bien chaud au fond d'une manne d'osier qui allait devenir sa chambre mortuaire. Nos préparatifs ne l'inquiétaient point ; nous avions roulé une carte de visite en forme de cône, comme nous avions vu faire à des chirurgiens dans des ambulances : lui nous regardait, l'air confiant et heureux, pensant avoir enfin retrouvé un gîte et des gens qui auraient compassion, de nouveaux maîtres qui le recueilleraient.

Cependant je m'étais baissé pour le caresser, malgré l'effroi de son mal, ayant déjà reçu des mains de Sylvestre le cornet de carton tout imbibé de la chose mortelle. En le caressant toujours, j'essayais de le décider à rester là, bien tranquille, à enfoncer peu à peu son bout de nez dans ce carton endormeur ; lui, un peu surpris d'abord, reniflant avec un vague effroi cette senteur inconnue, finit pourtant par se laisser aller, avec une soumis sion telle que j'hésitai à continuer mon œuvre. L'anéantissement d'une bête pensante, tout autant que celui d'un homme, a de quoi nous confondre ; quand on y songe, c'est toujours le même révoltant mystère. Et la mort d'ailleurs porte en elle tant de majesté qu'elle est capable d'agrandir un instant, d'une façon inattendue, démesurée, les plus infimes petites scènes, dès que son ombre est près d'y apparaître ; à ce moment, je me fis presque l'effet de quelque magicien noir s'arrogeant le droit d'apporter aux souffrants ce qu'il croit être l'apaisement suprême, le droit d'ouvrir, à ceux qui ne l'ont pas encore demandé, les portes de la grande nuit....

Une fois il releva, pour me regarder fixement, sa pauvre tête bientôt morte ; nos yeux se croisèrent : les siens interrogateurs, expressifs, avec une intensité extrême, me demandant : "Que me fais-tu ? Toi à qui je me suis confié et que je connais si peu, que me fais-tu ?" Et j'hésitai encore ; mais son cou retomba ; sa pauvre tête dégoûtante s'appuyait maintenant dans ma main que je ne retirai pas ; une torpeur l'envahissait, malgré lui, et j'espérai qu'il ne me regardait plus.

Si pourtant, une dernière fois ! les chats, comme disent les bonnes gens du peuple, ont l'âme chevillée au corps. Dans un dernier soubresaut de vie, il me fixa de nouveau, à travers son demi-sommeil mortel ; il semblait même avoir maintenant tout à fait compris : "Alors c'était pour me tuer, décidément ?....Et, tu vois, je me laisse faire....Il est trop tard.....Je m'endors".....

En vérité, j'avais peur de m'être égaré ; dans ce monde où nous ne savons rien de rien, il ne nous est même pas permis d'avoir pitié d'une façon intelligente. Voici que son regard, infiniment triste, tout en se vitrifiant dans la mort, continuait de me poursuivre comme d'un reproche ; "Pourquoi t'es-tu mêlé de ma destinée ? Sans toi, j'aurais pu traîner quelque temps de plus, avoir encore quelque petites pensées pendant au moins une semaine. Il me restait assez de force pour sauter sur les appuis de tes fenêtres, où les chiens ne me tourmentaient pas trop, où je n'avais pas trop froid ; le matin surtout quand le soleil y donnait je passais là quelques heures presque supportables, à regarder autour de moi le mouvement de la vie, à m'intéresser aux allées et venues des autres chats, à avoir encore conscience de quelque chose ; tandis qu'à présent je vais me décomposer à jamais en je ne sais quoi d'autre qui ne se souviendra pas ; à présent "je ne serai plus...."

J'aurais dû me rappeler, en effet, que les plus chétifs aiment mieux se prolonger par tous les moyens, jusqu'aux limites les plus misérables, préfèrent n'importe quoi à l'épouvante de n'être rien, de ne "plus être".....

Quand je revins dans la soirée le voir, je le retrouvai raidi et froid dans la pose de sommeil où je l'avais laissé. Alors, je commandai à Sylvestre de fermer le petit panier mortuaire et de l'emporter loin de la ville pour le jeter dans les champs.

PIERRE LOTI.

QUELQUES RECORDS

Le prix le plus élevé pour un tableau au grand musée de Londres est de 1,750.000 francs, pour un tableau de Raphaël, la "Madonna degli Ansidei." Vu la grandeur de la toile, cela met le prix à 350 francs le pouce carré, autrement dit, environ 70 francs le centimètre carré.

L'Amérique détient le record des prix élevés donnée comme honoraires aux grands médecins. M. Playher, de la compagnie de Standard Oil, remit au Dr Shelton, de New York, pour les soins donnés à sa fille, des actions pour près de 250,000 francs. Ces titres vendus en bourse pouvaient obtenir près du double de leur valeur. Enfin, le Dr Parkes, de Chicago, abandonnant pour vingt-cinq jours sa clientèle pour aller soigner un millionnaire de San Francisco, reçut durant ce temps cinq mille francs par jour et toutes ses dépenses payées.

C'est l'Angleterre qui possède actuellement le croiseur le plus puissant. Le "King Alfred" a 170 mètres de longueur. Des moteurs de 30,000 chevaux-vapeur lui donnent une vitesse de 33 milles par heure. Son armement consiste en deux gros canons Vickers-Maxim de 9 pouces, et quatorze petits canons à tir rapide. Ce navire a coûté vingt-cinq millions de francs environ.

LE "CANOPHILISME".

Un statisticien allemand a eu l'originale idée d'établir un recensement de la race canine chez toutes les nations civilisées. Sur quelles bases appuie-t-il ses évaluations, ou bien ne sont-elles que de simples hypothèses ?

A titre de curiosité, disons seulement que, d'après ce relevé, ce serait la France qui compterait le plus grand nombre de chiens. Elle en possèderait 2.864.000, soit 75 par 1.000 habitants. L'Allemagne vient ensuite avec 2.455.000 chiens, soit 31 par 1.000 habitants. L'Angleterre, qui se prétend si amie des bêtes, en accuse 1.440.000. L'Irlande en a presque autant que la France, toute proportion gardée.

Les pays les moins canophiles seraient la Russie et les Etats-Unis, qui n'auraient guère chacun que 1.500.000 chiens.

LES OISEAUX QUI DANSENT

Au sujet des oiseaux dansant

Ce sont surtout les oiseaux qui se montrent coutumiers d'ébats chorégraphiques. Hudson a observé à la Plata que le rupicole ou coq de roche entretient une salle de danse en plein air consistant en un terrain uni, mousseux, entouré de buissons et soigneusement purgé de pierres et de brindilles qui pourraient gêner les évolutions du danseur emplumé. C'est dans cette aire que les oiseaux s'assemblent, et cela, dans des circonstances ayant encore besoin d'être élucidées. Quoi qu'il en soit, lorsque la réunion est au grand complet, un mâle, au plumage et à la huppe orange vif, s'avance au milieu de l'espace libre dans la partie centrale, et, les ailes étendues, la queue pendante, commence une série de mouvements analogues à un menuet. Peu à peu, le danseur se grise, s'emballe, et, s'animant de plus en plus, saute et tourne sur lui-même de la façon la plus extravagante.

Bientôt, épuisé, il se retire, et, d'acteur, devient spectateur, tandis qu'un de ses camarades prend sa place.

Quelque chose d'analogue se rencontre chez le tétras phasianelle. Dans l'Amérique du Nord, dit Darwin, de grandes compagnies de ces oiseaux s'assemblent à l'époque de la couvée, tous les matins, en un endroit déterminé, et décrivent, en courant, des cercles de 4 m. 50 à 6 mètres de diamètre, de sorte que le sol de dénude comme là où dansent les elfes. Dans ces "danses de perdrix," comme disent les chasseurs, les oiseaux prennent les postures les plus étranges ; ils courent en cercle, les uns par la droite, les autres par la gauche.

M. Bigy-Wither a consigné un exemple non moins curieux. Un jour qu'il se promenait dans les forêts du Brésil, son attention fut attirée par le chant mélodieux d'un oiseau, fait rare dans ces contrées. Les indigènes qui l'accompagnaient reconnurent tout de suite l'identité du virtuose et invitèrent M. Bigy-Wither à les suivre, lui promettant un spectacle curieux. Après s'être glissés sans bruit à travers les lianes, la caravane arriva à une clairière où, en effet, la vue en valait la peine. Sur les pierres et les branches des buissons, étaient rassemblés de petits oiseaux à la livrée bleue relevée de point rouges, tous en proie à une sorte de danse de Saint Guy. Tandis que l'un d'eux—le musicien—se tenait immobile sur une brindille, lançant dans l'air sa plus gaie chanson, les autres—les danseurs—battaient la mesure avec leurs ailes et leurs pattes, comme s'ils se "trémoussaient," tout en accompagnant leur camarades de gazouillis en sourdine. M. Bigy-Wither assure qu'à ce spectacle on ne pouvait douter avoir devant les yeux un bal avec concert, et où tout le monde même s'amusait énormement. Il eût été bien intéressant de savoir comment cela finissait ; malheureusement les oiseaux sont d'un naturel timide ; s'étant vus observés, ils s'envolèrent dans toutes les directions et ne reparurent plus.

Certains râles argentins et notamment l'ypécaha, doivent aussi être cités. Le lieu de rendez-vous est, en général, une petite île bien proprette, entourée de joncs, au milieu d'un marécage. Tout d'abord un ypécaha, prenant l'initiative, pousse dans l'air une sorte d'invitation répétée trois fois. Aussitôt, on voit les joncs s'agiter, et les râles arriver dare-dare. Quand ils sont réunis à quinze ou vingt, ils se mettent à faire un concert de cris assourdissants qui ressemblent assez à la voix humaine exprimant la douleur. A un long cri perçant succèdent des notes plus basses, comme si, dans son premier éclat de voix, l'animal avait, pour ainsi dire, épuisé ses forces. Tout en poussant ces cries, les ypécahas s'élancent de tous côtés, comme atteints de folie, les ailes étendues et vibrantes, le long bec largement ouvert et dressé verticalement. La représentation dure trois ou quatre minutes, après quoi l'assemblée se disperse paisiblement.

Les jasanas, si singuliers pour leurs ailes à éperon et leurs longs doigts, se livrent aussi à un exercice du même genre. Réunis en un groupe compact et émettant des notes courtes, vives, rapidement répétées, ils déploient leurs ailes et dansent en les agitant rapidement ou en leur imprimait, de haut en bas, un mouvement lent et cadencé.

Mais tout cela n'est rien à côté de l'exercice unique en son genre du vanneau à ailes éperonnées. Sa danse—c'est ainsi que les indigènes eux-mêmes l'ont désignée—exige trois personnages ; elle leur plaît à un tel point qu'ils s'y adonnent presque toute l'année, surtout pendant le jour et les nuits de clair de lune. Mâle et femelle vivent par couple dans un espace spécialement reservé à leur usage. A un certain moment, on voit arriver un autre vanneau qui entre dans le domicile conjugal comme s'il y était chez lui. Au lieu de le chasser comme il le ferait s'il s'agissait d'un autre oiseau, le couple le reçoit avec des chants d'allégresse et des manifestations de plaisir. S'avançant en même temps vers le visiteur, ils se placent derrière lui, et tous les trois commencent une marche rapide en poussant des notes ronflantes, en cadence avec leur mouvement : l'oiseau de tête émet, à des intervalles réguliers, des notes isolées sur un diapason haut, tandis que les deux conjoints d'arrière produisent une sorte de roulement de tambour. Quand ce défilé singulier a suffisamment duré, le visiteur relève ses ailes et s'arrête droit et immobile, en poussant des notes aiguës, les deux autres gonflent alors leurs plumes et s'alignent correctement de front. Pour terminer la cérémonie, tous les trois baissent la tête jusqu'à ce que leur bec touche le sol et restent un moment dans cette posture, tout en mettant une sourdine à leur chant, de façon à ne plus produire qu'un simple murmure : c'est leur manière à eux de prendre congé de leur visiteur.

Un assez grand nombre d'oiseaux exécutent des danses curieuses et n'ayant pas, par suite, comme les précédentes, d'analogies chez nous. C'est le cas, par exemple, d'un pinson que l'on a qualifié pour cela d'oscillator. Il décrit en vol une courbe parfaite d'une vingtaine de mètres. Arrivé au bout de sa course, il se retourne et repasse, mais en sens inverse, sur la ligne imaginaire qu'il a tracée précédemment. Il recommence ce manège plusieurs fois de suite ayant par suite l'air d'un pendule balancé dans l'espace au bout d'un fil invisible.

Les ibis à face noire de la Patagonie ont des mœurs encore plus folâtres. Le soir, après le souper, ils se rassemblent en troupe pour regagner l'endroit où ils vont passer la nuit. Mais auparavant, ils semblent tout d'un coup atteints de démence ; on les voit se précipiter simultanément sur le sol avec une grande rapidité, en faisant retentir l'air de leurs cris rauques, métalliques, qui s'entendent de fort loin. On croirait qu'ils viennent se reposer sur le sol ; mais, au moment de toucher terre, ils remontent verticalement, pour redescendre un moment après.

Des exemples analogues abondent chez les oiseaux et ont frappé tous les observateurs. Le prince héritier Rodolphe d'Autriche a, par exemple, décrit le milan à ce point de vue : ce n'est qu'au printemps, à l'époque de l'accouplement, qu'on peut se faire une idée de la beauté de son vol. Le couple monte haut dans les airs et décrit des cercles. Tout à coup l'un ou l'autre les ailes pendantes, se laisse tomber jusqu'à peu de distance de l'eau, part horizontalement en faisant des zigzags, revient vite en arrière, se secoue à la façon de la crécerelle, et exécute des mouvements singuliers dans toutes les directions.

Brehm a noté les mêmes faits chez le busard Saint Martin. Tandis qu'en temps ordinaire on ne voit voler que l'un des conjoints, on les voit, au temps des amours, voler tous ensemble, quelquefois si près l'un de l'autre qu'ils semblent vouloir s'aider dans la chasse. Souvent ils décrivent au même endroit des cercles qui se coupent. Tout à coup le mâle monte presque verticalement, la tête dressée, vole plus vite qu'on ne l'eût attendu de sa part, fait la cabriole, se laisse tomber les ailes à moitié ramenées, décrit un cercle et remonte à nouveau pour recommencer. L'oiseau peut continuer ce jeu de longues minutes et le répéter dix à douze fois en une demi-heure. La femelle essaye de se livrer à des exercices analogues ; mais elle est toujours plus modérée que le mâle.

Un Poirier Phénomène.

Un journal écossais signale, dans le comté de Fife, l'existence d'un poirier qui occupe certainement une place distinguée parmi ses congénères.

Ce poirier a de cinquante à soixante ans, seulement, et sa hauteur est de 9 mètres environ. La circonférence de ses branches est de plus de 22 mètres. Depuis longtemps ce poirier est en plein rapport : depuis plusieurs années, il payait à lui seul le "feu", l'un des impôts dont est grevé son propriétaire. Le "feu" s'élevait à plus de 50 francs. En 1896, l'arbre a donné plus de 150 kilogrammes de fruit et sa production s'est accrue depuis à tel point qu'il rapporte maintenant près de 150 francs. Il porte quelque chose comme 2.000 poires : trois à la livre sur les branches supérieures, et six à la livre sur les branches basses. Ce poirier gagne très honorablement sa vie ; il méritait d'être cité pour stimuler l'émulation de ses pareils.

Ne trouvera-t on pas de poirier français à opposer à cet étranger ?

Une couronne royale

location

A propos du récent couron du roi d'Angleterre, la "Revue Bijouterie" nous apprend un intime et des plus curieux d ornement d'un des prédéce d'Edouard VII.

Georges IV a laissé la répu d'avoir été le prince le plus fas de son temps. Le nombre gieux de ses costumes de co des uniformes militaires, les rations, le renouvellement d bilier et l'achat de la fame genterie du château du Wi évaluée à une cinquantaine d lions de francs, sont restés droit célèbres ; mais on ne se pas, en général, que dans les menies officielles de son cou ment, le plus prodigue des m ques anglais a été obligé de vir d'une couronne louée po circonstance. Il est vrai que couronne avait été faite pou mais le joaillier Rundell, ayan beaucoup dépassé le devis pri ne consentait à la livrer échange d'une somme de 1,7 francs. Le roi trouva ce chiffre élevé et, après d'assez longs pariers avec les administrateu la liste civile, le joaillier offri plus de vendre la couronne, m la louer moyennant 175,000 f Georges IV n'accepta pas imm tement cette proposition ; comme le jour de la cérémon prochain, Rundell abaissa de la tion et exigea 75,000 francs de Ce fut ainsi que, pour une jou le prix de location de la cou d'Angleterre atteignit 2 francs.

Le commerce des Cheve féminins

On ignore généralement q commerce des cheveux de fe occupe un grand nombre d'a acheteurs qui visitent régu ment la France, l'Allemagn Suisse, la Russie et même la C

En France, c'est la Bretagn fournit le plus de chevelures Bretonne à des cheveux très fi sont fort demandés sur la pla Londres. Elle porte un bonn lui permet de dissimuler facile le sacrifice ; avec cela, elle "e général, pauvre, et ne résist longtemps aux sollicitation "chasseur de scalps."

La France fournit beaucou cheveux bruns et noirs ; l'All gne et le Nord de l'Europe don des cheveux couleur filasse et "or." Les cheveux gris et b sont toujours primés s'ils sont fins.

Londres est le grand march chevelures : il s'en négocie e vyenne 150,000 livres par an, agent capable peut gagner de 25,000 francs par an de commis Les prix varient selon le c mais une belle chevelure est jours bien payée

Tandis qu'une chevelure fran pèse en moyenne 6 onces et d (170 grammes,) une italienne p onces, et une allemande 9 onces

L'Industrie des P nos.

Si la plupart des industri plaignent d'être dans le mar il en est une au moins qui s veloppe d'année en année une régularité merveill C'est l'industrie des pi D'après une récente statist la seule ville de Leipzig parler de ses produits "con més" en Allemagne, en a exp à l'étranger, pendant l'exe 1901, 127,065 doubles quin On estime à 28 millions et la valeur monétaire du Il est intéressant d'exam quels pays s'approvision surtout de pianos allem C'est, en première ligne, gleterre, qui en achète 5. doubles quintaux ; l'Aust vient ensuite ; mais sa con mation est exactement deux moindre ; puis c'est la B avec 9,362 doubles quintaux Pays-Bas avec 6,393 ; l'I la Suisse, la République gentine, dont les demi varient entre 3,000 et doubles quintaux. Enfin, après l'Autriche, le D mark, la Norvège, le Bré Mexique, la France vien dernier rang, avec une con mation de 594 doubles quin La France est la plus mau cliente de l'Allemagne en ma de pianos et cela se conçoit ment, puisqu'elle est elle-m l'une des nations qui en quent le plus. Quand on dère que les chiffres ci-dessu comprennent que les mar dises exportées par Leipzig, à-dire la moitié à peine la fabrication d'une ville allemande, on ne s'empêcher de songer avec vante au chiffre total que fo raient, additionnés, les p fabriqués dans toutes les pa du monde. Quelle consomm de cordes, d'ivoire de pali dre pour que, dans chaque son, les petites filles tapotent Clémenti entre sept et douze du Mozart, de douze à dix et quelques chansons de concert l'année de leur ma Après quoi, la plupart fer définitivement leur piano sont les plus inoffensives.

La quête à Rome.

Presse Associée

Rome, 16 août — La quête alier de Saint-Pierre dans tout église de Rome le jour de l'As tion ne s'est montée qu'à $5, n'a pas répondu à ce qu'on dait.